

À Paris, un colloque très sérieux organisé par M.-A. Macchiocchi sur Pasolini et une exposition de dessins pathétiques du cinéaste italien se sont tenus ces jours-ci. Les prétextes à une manifestation bien parisienne.

par Denis Roche

PASOLINI aller et retour

Je marche dans la rue du Bac en fin d'après-midi. C'est jeudi, l'air est tiède, il a fait vraiment très beau tout le jour : les gens vont lentement et l'heure est propice aux rencontres et aux bavardages : c'est-à-dire aux expositions, n'est-ce pas ? Je vois des dos

et des visages à une terrasse de café avant le coin de la rue de Varenne, oui, justement, je les connais : je m'assieds entre Maria-Antonietta Macciocchi, qui préside depuis le matin aux réunions du colloque Pasolini à l'hôtel de Galliffet voisin, Marcelin Pleynet qui a préfacé justement l'exposition des dessins qui s'ouvre ce soir, et Philippe Sollers qui est déjà intervenu (Moravia : « *Ma non, ce Sollers... tsss... tss...* »). Passe lentement sur l'autre trottoir Pierre Mertens qui doit parler à Vincennes où se tiendront les réunions du week-end : je hurle son nom jusqu'à ce qu'il se retourne enfin, tout en pensant à la brise et aux feuillages du jardin de l'Institut culturel entrevu le matin. Et c'est vrai, je continue à y penser pendant qu'ils parlent ou font semblant de parler ensemble, vaguement distrait par une jeune femme assise un peu plus loin et qui, tout à coup, se penche vers Marie-Antonietta pour lui demander : « *Est-ce que Pasolini était gaucher ?* » Les gens se lèvent, Calvino passe, les uns et les autres se congratulent (confraternels, vraiment ?), je m'adosse à une carrosserie, regardant la jeune femme qui m'apostrophe, « *C'était bien la peine* », etc., me criant d'autres phrases que je n'entends pas bien, parce que je ris tandis que Maria-Antonietta, qui me prend par le bras, m'entraîne dans la rue de Varenne.

Là c'est plus chaud, plus poussiéreux, les flics alignés tous les vingt mètres me font penser à des poteaux enfoncés dans la

lagune mais *sans leurs mouettes*. Moravia sort, quelques personnes autour, des journalistes, Geneviève Breerette qui me demande anxieusement ce que je pense des dessins, « *mais non, j'y vais, je ne les ai pas encore vus* », des peintres (*confraternels*, eux aussi ?) italiens ou français. Moravia, les sourcils butés, le regard plus dense encore que les autres jours et moi je pense à ce qu'il raconte de ses premières années avec Elsa Morante « *elle avait les cheveux tout blancs, c'était une tare familiale... che bellezza... che bellezza...* ». J'embrasse Camilla Adami, attendant que Marie-Antonietta me rejoigne, mais non, elle est occupée, j'emprunte l'allée qui mène à droite vers cette admirable succession d'hôtels Empire séparés par des cours et des arbres, baignés de calme et de chants d'oiseaux, où les gens vont encore plus lentement, comme toujours au sortir des expositions, des colloques ou des casinos... Les dessins de Pasolini, les premiers, ceux de la toute fraîche après-guerre, sont dans l'entrée à gauche, cela a un air de vente de charité dans un collège de l'Île-de-France : on a dressé de grands panneaux sur des tubes, tout cela a été installé en hâte dans l'après-midi, des dames surveillent à droite, vendent les catalogues, renseignent les visiteurs, bien habillées, plutôt cosmopolites. L'ambiance est agréable, déjà familière, je vais tout de suite dans la grande salle au fond à gauche, comme toujours pressé d'aller au plus vite, au centre, *savoir et avoir reconnu*, avant même de regarder vraiment. Il y a peu de monde, c'est-à-dire pas ou presque d'inconnus, et s'il y en a, ils sont juste assez dispersés pour que les autres se sentent bien, *confraternels*, « *Pier Paolo, c'est un peu*

eux, c'est un peu nous, non ? » Oui : confraternels, *pas de mauvaise note en travers*, aurait dit Pasolini en s'en allant pour ne gêner personne.

Maria-Antonietta, maîtresse des lieux et des choses, me présente aux uns et aux autres : « *C'est pour les Nouvelles littéraires* » et m'indique la haute silhouette sombre de Giuseppe Zigaina, peintre frioulan, ami de toujours de Pasolini, et qui est à l'origine de cette exposition, mais il est occupé, cicerone infatigable, faisant de grands gestes avec son bras unique, transpirant et heureux. J'en profite pour regarder : cinquante pièces sont exposées ici sur les cent quatre-vingt-douze recensées par le catalogue italien de Zigaina qu'a publié Vanni Scheiwiller, l'ami de Pound, en 1978 ; pour la plupart, *penna su carta* (plume sur papier) ou *pennello su carta* (pinceau sur papier) et beaucoup de *tecnica mista su carta ou cartone*. Peu importe. Ce qui me frappe avant tout, tournant autour de la salle, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, remontant ou descendant le temps, de 1941 à 1975, peu avant sa mort « quelque part près de Rome » comme disent les dictionnaires (mais oui, la *confraternité* n'englobe pas forcément les faubourgs douteux), c'est que, s'agissant de dessins de quelqu'un qui fut connu pour autre chose (un écrivain, un cinéaste, etc.), la réflexion s'emporte automatiquement ailleurs, et que ce mécanisme est centrifuge, qu'il empêche tout recentrage. Un peintre

part de la peinture, de la forme et des couleurs. Un écrivain s'en va ailleurs. Voyez les aquarelles de Barthes, les dessins satiriques de Grass, les huiles de Schoenberg, les collages de Robbe-Grillet : ce sont des étalements du réel, du plaisir en nappe, de la sensation sinueuse chez des gens qui ont pour seul outil habituel des grappes de syntaxe disposées sur des portées : bref de l'alphabet. D'où l'inquiétude des critiques, forcés de s'intéresser à une biographie, agrippés par le collet tandis qu'ils s'attendent aux surfaces bienveillantes, aux masses compactes, aux éclats. À la rigueur, ils s'y retrouvent avec les premières œuvres qui sont vraiment des tentatives de peintre : Zigaina, enfin libéré, me parle des débuts de Pasolini : comment il avait eu une « mention spéciale du jury » pour un « autoportrait », *tempera su faesita*.

C'était l'époque du jeune homme maigre - plusieurs autoportraits le représentent alors avec une fleur à la bouche - couleurs violentes, expressionnisme sombre, le carton apparaît dessous, le jeune homme maigre sillonne la campagne du Frioul, interrogeant les villageois, notant les différences de dialectes qui donneront l'essentiel des deux premiers volumes de poésies : *Poésie en forme de rose* et *Où est ma patrie*, tous deux de 1949. Zigaina qui est de Cervignano, du Bas-Frioul, garde un souvenir ému de ce temps-là : « *Il allait en amont et en aval sans relâche* », descendant et remontant le Tagliamento à travers la Vénétie

Julienne, de la même manière, sans doute, que je descends et remonte le temps dans cette salle d'un collège qui est un institut et où je tourne en rond, me souvenant de ma visite à Udine, à Cividalle, à San Daniele del Friuli secoués par cet incroyable tremblement de terre, où les vibrations infligées aux murs anciens avaient littéralement effacé des fresques du XVI^e (à Udine, très peu atteinte, au bas des fresques de Tiepolo intactes, il y avait tout de même une horrible, *mais grisante*, traînée de poudre de couleur, dans laquelle je n'osais pas tremper mes doigts).

Zigaina continue de me parler, nous sommes au centre de la pièce, tournés tantôt du côté des dessins anciens, tantôt du côté des dessins récents, avec ce « trou » bizarre de 1947 à 1966. Il me parle de l'homosexualité de Pasolini : « *C'était une vraie maladie chez lui, oui, une sorte de damnation* »... « *C'était comme s'il avait été maudit* »... Moravia disait : « *Il rentrait comme un loup à trois heures du matin* » !... Oui, c'est sans doute son homosexualité qui le fera fuir vers Rome, abandonnant « sa patrie » frioulane et ses pinceaux. Il y aura la terre, le sexe... et *le reste* sans doute, avec, entre les uns et les autres, intersticiellement, le recours sensuel et exacerbé au dessin. Je presse Zigaina de me parler des très grands dessins des années 70 consacrés à Maria Callas et qui me troublent infiniment parce qu'ils me font penser à Artaud, et qu'ils me font sentir très loin une angoisse merveilleuse et

très libre, l'assaut ici donné aux contours crayonnés au profil de Callas, un peu mollement, un peu conventionnellement rendu, par d'énormes taches de peinture à l'eau très délayée, taches absolument décentrées par rapport aux séries de profils disposés côte à côte. De loin, c'est presque blanc, le marron clair de la couleur ressemble à du café au lait matinal répandu par inadvertance. J'entends vaguement les paroles de Zigaina : « *J'avais une petite maison sur un îlot dans la lagune de Grado... le soleil et la mer... le besoin d'être perdu là... Pasolini y a travaillé beaucoup... C'est là, vous savez qu'il a préparé le tournage de Medea... Oui, il a fait certains des portraits de la Callas... (tecnica mista su carta, nous sommes en 69-70)... Celui-ci est à moi, oui... Vous connaissez Grado, oui ?... Et Cervignano aussi ?...* » Maria-Antonietta nous a rejoints, nous parlons tous les trois du Frioul, je demande à Zigaina s'il veut que je lui envoie l'article une fois publié, il me dit que c'est très important, qu'il veut créer un centre pasolinien, un institut où tout serait regroupé, mais je ne comprends pas très bien où, ou j'ai oublié le nom qu'il m'a dit, et puis comme il parle à Maria-Antonietta, il me semble qu'il fait un lapsus, parce qu'il parle de l'institut Gramsci, en tout cas, il écrit son adresse sur une feuille dans le catalogue italien que l'on est allé me chercher dans l'entrée, et il me dit de passer le voir à Cervignano.

Il me tend son bras valide, je suis tout à coup pressé de m'en aller, quelques personnes tournent encore, un éditeur à qui je

dis bonjour, une philosophe de Montpellier qui tournait un film chez les Tarahumaras, tandis que j'étais à Mexico, *confraternelle* aussi (non ?), à qui je dis bonjour sous les colonnes du parvis, tandis que Maria-Antonietta m'entraîne, achevant la fin de la conversation avec Zigaina, me disant d'un sourire : « *Nous sommes loin de Florence, dis, tu ne trouves pas ?* » Oui, en effet, nous sommes bien loin de Florence.

D.R.



Publication initiale dans : *Les Nouvelles littéraires*, n° 2688, 23 mai 1979, p. 32 ;

republication le 5 mars 2019 sur le site : <https://axolotl-denisroche.com/>